


HUBERT RIPOLL

L'oubli
pour
mémoire

préface de
Boualem Sansal

 ***l'aube***

L'OUBLI POUR MÉMOIRE

La collection *Monde en cours*
est dirigée par Jean Viard

© Éditions de l'Aube, 2019
www.editionsdelaub.com

ISBN 978-2-8159-3143-4

Hubert Ripoll

L'oubli pour mémoire
L'héritage des enfants des Pieds-Noirs :
une histoire interdite

Préface de Boualem Sansal

éditions de l'aube

DU MÊME AUTEUR

Aux éditions de l'Aube

MÉMOIRE DE LÀ-BAS, l'Aube, 2012 ; Míkros essais, 2019

Chez d'autres éditeurs

LE MENTAL DES CHAMPIONS, COMPRENDRE LA RÉUSSITE SPORTIVE,
Payot, 2008 ; 2012 (en poche)

LE MENTAL DES COACHS, MANAGER LA RÉUSSITE SPORTIVE, Payot,
2012

ENQUÊTE SUR LE SECRET DES CRÉATEURS, Payot, 2014

LA RÉSILIENCE PAR LE SPORT, Odile Jacob, 2016

Remerciements

Je remercie ceux et celles, né.e.s après 1962, qui ont participé à l'enquête qui a permis la réalisation de ce livre. Je remercie également Patricia Legros pour ses lectures attentives et ses précieux conseils.

Préface Ici et là-bas

Il est des guerres qui continuent de sévir longtemps après leur cessation. Elles s'achèvent en laissant derrière elles des champs de mines dans le pays profond, des bombes à retardement dans les replis de la société et des montagnes de ressentiments dans les cœurs. La souffrance enfle à mesure que le temps passe et que le silence s'appesantit. Difficile de le croire, mais la paix est parfois pire que la guerre.

Ainsi en est-il de la guerre d'Algérie. La paix, signée en mars 1962 après sept longues années de guerre et de terrorisme, a aussitôt ouvert sur une autre guerre, sous d'autres formes, guerre des mots, guerre des mémoires, guerre des religions, guerre économique, guerre secrète. L'amitié se fait furtive dans cette foire d'empoigne. Un demi-siècle après, le marasme est plus profond que jamais.

On cherchera longtemps les raisons de la spécificité algérienne. On invoquera toutes sortes de causes, mais on restera sur sa faim, les non-dits et les interdits sont là, telles des murailles insurmontables. Cette histoire est opaque et doit le rester. Je ne sais d'ailleurs si les historiens sont les bonnes personnes pour nous aider. Peut-être faudrait-il en appeler aux anthropologues, aux psychologues, aux écrivains, aux exorcistes.

Mais parlons de la population de ce pays, c'est elle la grande victime de l'histoire. Les Algériens de confession musulmane, arabes et berbères, qui ont donné leur sang et celui de leurs enfants pour l'indépendance se sont retrouvés, au lendemain, Grosjean comme devant, dépossédés de leur pays, de leur identité, de leur histoire et de leur liberté par un pouvoir mal-faisant, fabriqué on ne sait où, dans les bureaux du KGB à Moscou, ou ceux des moukhabarates au Caire ou ceux de la CIA à Langley, ou tout à côté, à Paris, où les experts de la France-Afrique officient officieusement à l'ombre de l'Élysée, pendant que les Pieds-Noirs et les harkis se sont retrouvés exilés au-delà des mers, en cette belle et douce France où ils furent regardés comme des scories de la grande histoire de la France des Lumières, ou ailleurs dans le monde où ils étaient vus comme des migrants d'un genre nouveau.

On a pu penser que le temps ferait son œuvre et offrirait à ces populations un cours conforme à leurs aspirations mais il n'en fut rien. Les choses sont restées en l'état ou se sont aggravées. Les Algériens sont toujours aux mains du même pouvoir corrompu, colonisés en quelque sorte par une puissance étrangère, et les Français d'Algérie, confinés dans le statut banal de «rapatriés», de «Français d'ailleurs» ou de «Français d'Algérie», ou plus banal encore, de «harkis», tout simplement, pour ceux qu'autrefois on appelait «les indigènes» et qu'un jour le tonitruant Georges Frêche maire de Montpellier a traité de «sous-hommes». Pour eux, l'histoire recule vers le temps des cavernes et du Cro-Magnon programmé pour disparaître.

On dit que la parole libère. Sûrement. Encore faut-il savoir ce qu'il faut dire. Un guide serait nécessaire, un psychologue, un accoucheur de mots, un homme d'expérience, un médiateur. Il faut aussi que le temps passe et que la mémoire accepte de s'ouvrir et de laisser les mots et les images sortir.

Parce que je suis proche de la communauté pied-noire, j'observe chez elle un début de libération de la parole. Jusque-là mutiques sur leur vie algérienne, les Pieds-Noirs se libèrent, ils parlent, ils écrivent, ils débattent, organisent des colloques, publient des tribunes, font des enquêtes, des films. Beaucoup ont même sauté le pas et ont renoué avec l'Algérie, où ils ont retrouvé leurs villes, leurs quartiers (sous de nouveaux noms), leurs maisons, leurs copains d'enfance, des sensations d'antan, des souvenirs et des anecdotes oubliés. J'en ai reçu beaucoup chez moi, à mon domicile, à Boumerdès (ex-Rocher Noir). Je les ai accompagnés dans leurs pèlerinages avec une émotion égale à la leur. Le premier pas était fait, quelque chose se produisait, des bouts d'histoire se recollaient, c'est l'essentiel, le reste est de la routine. Depuis, ils reviennent régulièrement, lisent les journaux du pays, suivent avec attention ses avancées (bien rares) et ses malheurs (trop nombreux). Mais les Méditerranéens que nous sommes ne se laissent jamais abattre trop longtemps. L'émotion est leur façon de respirer. À midi, quand le soleil tape dur, autour d'un bon méchoui arrosé d'un mascara capable d'assommer un bœuf, leur insouciance congénitale reprend *illico* le dessus et les voilà partis pour se moquer de Dieu, du Diable et d'eux-mêmes sans la moindre peur, jusqu'à ce que la torpeur de l'après-midi les enfonce dans une béatitude dont ils sortiront à l'heure de l'apéro. Image, image, mais combien vivace !

Dans le domaine littéraire que je fréquente depuis une vingtaine d'années, j'observe ces derniers temps l'émergence d'une véritable littérature pied-noire. Elle raconte les gens du bled dans leurs diversités et leurs émotions, elle dit des histoires de là-bas, mais aussi d'ici, dans cette France pied-noire qui a sa façon d'être quand elle se retrouve, quand elle regarde son passé et celui de son pays natal l'Algérie.

J'ai lu beaucoup de ces livres, j'en ai préfacé quelques-uns. Je le fais parce qu'ils disent l'Algérie de mon enfance,

ses heurs et ses malheurs, ses mystères et ses exubérances. Je m'y retrouve totalement. Je regrette que les Algériens n'en fassent pas autant de leur côté. Ils sont encore mutiques, comme frappés d'amnésie. Ils sont tout simplement prisonniers du récit officiel que le pouvoir algérien a écrit pour eux et qu'il enseigne à leurs enfants comme il leur enseigne le saint Coran. La propagande a détruit la mémoire et l'imagination, les gens n'ont plus rien à raconter, sinon, dans une réaction pavlovienne, le méchant roman écrit au fer rouge dans leur cerveau. Comme drogués, les jeunes tiennent les murs et regardent le ciel par-delà les nuages ou par-delà la mer. S'il leur reste quelques souvenirs, hérités de leurs parents, ils les regardent comme des contes d'un autre temps.

L'histoire suivait son cours, mais lequel, nous ne le savions pas. Les uns et les autres savions en revanche qu'il serait ou lumineux comme un soleil ou obscur à faire peur aux morts. Pas de juste milieu : en Algérie, c'est ou tout l'un ou tout l'autre, le pire n'est pas forcément le pire et le meilleur est parfois une sale affaire, une déception de plus.

Entre les deux rives de la Méditerranée, les crasses, les accusations, les méchancetés, n'ont pas manqué. Mais l'histoire est ainsi autour de ce lac de paix, d'amour et de magie, c'est la Méditerranée, chantée par les poètes depuis des millénaires et par les tour-opérateurs qui ont pris le relais ; c'est aussi la Méditerranée des ressentiments, ils n'ont jamais fait défaut. Tout cela, le bon et le mauvais, on se l'envoie par-dessus ce petit lac enchanté dont les rives se rapprochent si vite qu'un jour, dans un millénaire ou deux à peine, Marseille et Alger se toucheront, l'une devenant la banlieue de l'autre, ou inversement.

En vérité, l'affaire nous échappe, elle nous a même échappé depuis longtemps. Nous sommes déjà trop vieux, nous les survivants de la guerre et du divorce entre la France et l'Algérie.

Une soixantaine d'années est passée. Les plus âgés d'entre nous avaient vingt ans en cette année charnière de 1962. Tout ce temps, coupés de nos racines et de notre ciel, nous l'avons vécu sur des souvenirs et de vagues témoignages, ou sur des silences et des douleurs ressassées.

Mais voilà, le nouveau n'est jamais loin. Un autre monde a poussé à côté de nous, dans nos foyers, au plus profond de notre intimité : le monde de nos enfants. À l'automne de nos vies, nous découvrons qu'ils ne sont pas que nos enfants, ils sont aussi eux-mêmes, les enfants de deux pays, qui portent en eux un univers singulier, possédant une dimension supplémentaire dont ils n'ont peut-être pas forcément conscience, une quatrième dimension comme dans la physique relativiste, une de plus par rapport aux copains de leur âge enracinés en entier dans un pays, un seul, au cœur d'une Europe mondialisée sans frontières ni identité définies. Ils sont aussi de Là-bas, l'Algérie, même si elle n'est plus la même, fermée alors qu'elle a toujours été ouverte aux quatre vents, arborant aujourd'hui fièrement une identité d'emprunt, ancrée dans un rêve arabo-musulman mythique qui n'existe même pas à la sainte Mecque.

Et tout à coup, parce que les vents tournent mal ces derniers temps, on découvre que nos enfants attendent quelque chose de nous. Mais quoi ? Quel horrible sentiment de ne pas savoir ce qu'ils attendent de nous, quand eux-mêmes ne savent quoi nous demander ni comment le demander. C'est un principe évident, les hésitations s'additionnent et créent un mouvement relatif qui éloigne les uns des autres. Moins plus moins donne un moins plus grand.

C'est dire la complexité lancinante du problème dont nous avons hérité de l'Histoire et que nous refilons à nos enfants.

Tout cela pour exposer qu'Hubert Ripoll a ouvert un chantier gigantesque, effroyablement compliqué tant il mobilise de domaines de recherche – la politique, la

philosophie, l'histoire, la psychologie. Comment se fait-il que personne n'y ait pensé avant lui ? L'histoire ne s'arrête pas au passé, elle se poursuit dans le présent et se jette dans le futur, qu'elle fracasse si elle est mal emmanchée. On pensait que nos enfants au moins n'auraient pas à vivre cela. Erreur, ils ont hérité de tous les problèmes, ceux de la guerre, de leurs parents, de la France et de ses relations avec ses anciennes colonies. De quelle façon la chose s'est-elle opérée, puisque les parents ne parlaient, ne racontaient pas ? L'histoire a ses chemins pour s'accomplir, comme les fleuves qui arrivent toujours à la mer en s'inventant leurs lits, mille rivières et mille ruisseaux. L'histoire se transmet aussi par le silence, par l'air du temps, par télépathie si cette chose existe. Elle est comme la vie, elle se transmet dans les profondeurs invisibles de notre être et de notre monde. Là me revient le mot de Camus, si plein de nostalgie : « Partout ailleurs, je me sens comme exilé. » Il parlait de son Algérie, que pourtant il portait sans cesse dans son cœur, comme on porte ses viscères et son cerveau. Il avait écrit cela au faite de sa gloire, cette terrible vanité qui détruit la mémoire et insensibilise le cœur. C'est dire la puissance du lien avec la terre natale qui est aussi la terre fatale, là où la mort nous attend pour que le mystère s'accomplisse.

Je ne sais si l'enquête d'Hubert Ripoll est scientifiquement objective. Elle emprunte aux statistiques, aux méthodes modernes d'analyse des groupes ; il reviendra aux spécialistes, ses pairs, d'y regarder de près et de voir quel enseignement général pourrait se tirer d'un instantané. Enquêter sur des sentiments, des non-dits, des refoulements, des pensées aléatoires, des postures, « des dissonances cognitives » et « des malentendus générationnels » comme il l'exprime dans son langage de spécialiste, fournit un enseignement trop complexe pour qui n'a pas ces bagages, quand, de plus, il est lui-même pris dans un autre contexte qui a déjà biffé son histoire et l'a

L'OUBLI POUR MÉMOIRE

réécrite pour en faire un chapitre de son programme politique. Quand un pouvoir s'autorise à écrire l'histoire, ce n'est jamais pour le bonheur du peuple, il se dépense pour gagner plus d'argent et d'honneurs.

Une dernière remarque. Une question me tarabuste sans cesse, elle traverse tous mes livres : comment les peuples peuvent-ils disparaître ? Je pense à ces peuples décimés par les épidémies, les guerres, les furies de la nature, la malédiction des dieux ou la folie de leurs dirigeants. Je comprends bien que ces choses peuvent faire disparaître des peuples entiers, mais je ne comprends pas que les peuples puissent effectivement disparaître. On ne disparaît que si on accepte de disparaître ou parce qu'on ne fait rien pour échapper à la disparition.

Revenons à Hubert Ripoll et écoutons-le. Il nous parle de nos enfants et de leur avenir.

Boualem Sansal
septembre 2018

«Ceux qui campent chaque jour plus loin
du lieu de leur naissance, ceux qui tirent
chaque jour leur barque sur d'autres rives,
savent mieux chaque jour le cours des choses
illisibles ; et remontant les fleuves vers leur
source, entre les vertes apparences, ils sont
gagnés soudain de cet éclat sévère où toute
langue perd ses armes.»

SAINT-JOHN PERSE¹

1. Saint-John Perse, «*Exil*», «*Neiges IV* », *Archipélies*, n° 1, 2010, p. 162.

Une histoire de fou

J'ai dit, dans *Mémoire de là-bas*¹, que j'avais réalisé ce livre contre toute attente. Que rien dans mon évolution ne laissait prévoir mon investissement dans un domaine auquel, certes, je n'étais pas indifférent, mais qui était étranger à mes préoccupations. Depuis sa parution, tout m'a conduit à écrire le livre qui est entre vos mains. Pourtant, j'ai longtemps hésité devant la complexité de la tâche.

Mémoire de là-bas avait été une réelle épreuve, en rien comparable à l'écriture de mes autres livres, et je n'étais pas près de recommencer.

À sa sortie, les médias, pourtant d'habitude si attentifs envers mes publications, avaient boudé le livre. Mon éditeur avait péniblement arraché un passage à l'émission *Un livre, un jour*, sur France Info. Il n'y eut rien d'autre de significatif dans les grands médias français. Je compris qu'il fallait être canadien, belge ou suisse pour promouvoir un livre écrit en français par un Pied-Noir², sur les Pieds-Noirs. Ce fut

1. Hubert Ripoll, *Mémoire de là-bas*, La Tour d'Aigues, l'Aube, 2012 ; rééd. 2014 en poche.

2. Contrairement à l'usage courant qui écrit pied-noir avec une minuscule, j'ai opté pour Pied-Noir marqué d'une majuscule qui désigne une communauté qui se reconnaît comme telle. Tout comme

le cas d'Emmanuel Gehrig, journaliste suisse du journal *Le Temps*. Il prit le temps de le lire et conclut sa recension par ces mots : « Un livre poignant, salutaire », qui me firent me demander à qui, des Pieds-Noirs ou de la France, s'adressait ce « salutaire ».

Alors que je ne m'y attendais pas, la Fondation Edgar-Faure, dont le jury ne peut être taxé de complaisance à l'égard des Pieds-Noirs, nomina le livre pour le prix de littérature politique de l'année 2012. À la remise des prix, sous les ors du Sénat, en compagnie d'Alain Duhamel¹, de Henry Kissinger² et de Samir Tounsi³, mon *Mémoire de là-bas* en main, j'eus le sentiment que cette reconnaissance valait pour les personnes qui avaient accepté de témoigner, dont le fardeau du traumatisme me parut un peu moins lourd à porter. De leur côté, les Pieds-Noirs, dont je craignais le jugement, lui accordèrent le prix Jean-Pomier du Cercle algérieniste. Tout compte fait, j'avais, malgré mes craintes, en partie transformé mon essai, que des sensibilités politiques extrêmes avaient reconnu. Je n'en espérais pas tant.

Malgré ces quelques succès d'estime, j'étais fermement décidé à clore mon immersion en piednoirité. Les événements se moquèrent de ma résolution et en décidèrent autrement. Les événements ? Pas seulement.

Était-ce seulement le fait d'un enchaînement de circonstances indépendant de ma volonté ? L'insistance de mes lecteurs ? N'avais-je pas suscité les questions auxquelles mes

Corse, Auvergnat ou Provençal, et, pour les noms composés, comme Franc-Comtois.

1. Alain Duhamel, *Portraits souvenirs*, Paris, Tempus Perrin, 2012.

2. Henry Kissinger, *De la Chine*, Paris, Fayard, 2012.

3. Samir Tounsi, *Les Solitaires de la République*, Paris, JC Lattès, 2012. Lauréat du Prix de la fondation Edgar Faure 2012.

auditeurs me pressaient de répondre : ce que deviendrait leur histoire lorsque leur génération, la dernière à avoir connu l'Algérie, aurait disparu ; ce qu'en font et qu'en feraient leurs enfants nés après leur exode de 1962. Ne leur avais-je pas laissé croire que je me sentais capable d'y répondre ? De fait, beaucoup m'engagèrent à prolonger l'aventure. Je repoussais à chaque fois leur incitation. Il me fallut l'insistance tenace du président du Centre de documentation historique sur l'Algérie (CDHA), un homme et une association que j'estime, car œuvrant à la conservation matérielle de la mémoire et à la production de connaissances sur cette histoire, pour m'amener à le faire.

J'ai tant hésité, me posant sans cesse les questions : « Pourquoi moi ? Pourquoi me charger d'un tel fardeau ? Quel sens y a-t-il à assumer une telle responsabilité ? Pour qui ? Pour quoi ? » D'autant que, ma position étant iconoclaste, je savais, avant même de plonger dans cette nasse, qu'elle n'était pas consensuelle. Comment le serait-elle puisque les Pieds-Noirs ne sont jamais parvenus à ce consensus, et que les médias, sans qui un livre a peu de chance de sortir de l'anonymat, ne me semblaient pas plus disposés à accompagner celui-ci que le précédent ? Et pourquoi écrire un livre qui peinerait à trouver un éditeur alors que ces mêmes éditeurs me pressent d'écrire d'autres livres que des lecteurs attendent ?

L'écriture de *Mémoire de là-bas* m'avait montré combien il est difficile de tenir sa plume sans trembler et de rester fidèle à ses convictions. À vouloir être ni d'un camp ni de l'autre mais dans le juste équilibre de la raison. Et que, étant dans l'entre-deux, les coups tombent de tous bords. D'autant que je savais que, dans mon nouveau livre, il me faudrait aller encore plus loin que dans le précédent. Démonter des mécanismes infernaux pour expliquer cette invraisemblable histoire

et, cinquante-cinq ans après, ses terribles conséquences sur l'équilibre psychologique des personnes. Celui des Pieds-Noirs, jamais remis de leur mauvais accueil et de leur rejet par la France métropolitaine. Celui des Français, qui ne se sont jamais remis de leur histoire coloniale et de leur guerre d'Algérie. Celui des Algériens, qui n'ont jamais su sortir de leur colonisation et vivre sereinement leur indépendance. Des traumatismes qui s'affrontent et qui ne se font aucun cadeau. Où chacun en parle aujourd'hui sous le coup des émotions et des passions d'hier, encore traumatisé par les blessures toujours à vif, puisque jamais soignées et jamais assumées.

Malgré tous ces obstacles, j'ai entrepris d'écrire ce livre. Pas en historien. Pas en sociologue. En psychologue, puisqu'il n'est question ici que de psychologie, qu'il s'agisse d'individus, de communauté ou de société. Et comme je suis un scientifique, je devais l'appuyer sur une enquête rigoureuse. Près d'un millier de personnes nées après 1962 y témoigneront.

Au moment d'en commencer l'écriture, je ne peux cacher mes propres doutes. Est-il raisonnable de penser expliquer ce qui, depuis cinquante-cinq ans, ne l'a jamais vraiment été ? N'est-il pas vain de croire que les protagonistes de cette histoire, des deux côtés de l'échiquier, entendront mon message ?

Au fait, comment en suis-je arrivé là ?

Mon identité pied-noire commence le 16 septembre 1959, comme pour tous les Français d'Algérie, jour du discours du général de Gaulle sur l'autodétermination de l'Algérie. C'est à ce moment-là que ce sobriquet, qui désigne les pieds, une partie non noble du corps humain, de surcroît noirs, parce que crasseux, devint l'étendard des Français d'Algérie. Un pied de nez des va-nu-pieds à la force et à l'autorité de l'État, dont ils ne perçurent pas qu'il les coupait de leur francité et des autres

habitants de l'Algérie, Juifs et Harkis, également candidats à l'exode. C'est ainsi que les Français d'Algérie devinrent des Pieds-Noirs, qu'ils conquirent une identité en se coupant de leurs compagnons d'infortune et de la France. J'ai alors 12 ans et cet étendard convient au garçon frondeur que je suis.

Je vis à cette époque dans une famille proche de la chose politique sans être vraiment politisée. Ma mère est venue à 13 ans d'Italie, d'où son père a fui le fascisme. Mon père est un descendant d'Espagnols et de Français arrivés à la fin du XIX^e siècle. Il est de gauche et croit que le socialisme et la science sauveront le monde. Il est né à Philippeville, sur la côte est algérienne, et a été élevé au 21, rue de la Mosquée, là où le temps est sans cesse battu par l'appel du muezzin et, dans le lointain, par le tintement des cloches de l'église. Il a travaillé avant l'âge de 15 ans comme maçon. Ses compagnons de chantier sont arabes¹ et lui est arabophile et arabisant. Cet environnement et son humanisme font qu'il est très respectueux des différentes communautés. Nous sommes catholiques, certains de nos amis sont musulmans, d'autres sont juifs. Tout comme chez mes grands-parents, qui habitent dans le quartier arabe et où je passe l'essentiel de mon temps les jours sans classe et pendant les vacances scolaires.

Dans la journée, je joue avec mes amis aux carrioles, dont les roulements à billes, montés sous des planches de bois, font, dans la pente vertigineuse qui mène vers le quartier français, un bruit d'enfer. Entre deux descentes, nous échangeons, les jours fastes, quelques rares friandises, makrouds² contre pain beurré saupoudré de cristaux de sucre, nous buvons à la même gargoulette et nous nous passons nos chewing-gums de bouche en bouche, jusqu'à *plus-de-goût* ; c'est notre

1. J'ai repris – ainsi qu'à la suite – le terme « arabe », car c'était ainsi que les Français d'Algérie appelaient les autochtones.

2. Pâtisserie orientale.

expression. À midi, je trempe un morceau de kesra¹ dans la chorba² qu'a préparée Fatima, la voisine de palier. Le soir, Mouloud et Malika, ses enfants, viennent écouter ma grand-mère, redoutable conteuse, nous faire vivre, pour la énième fois, son voyage à Paris, son vertige sur l'escalator du Grand Bon Marché et les moules « grosses comme la main » qu'elle a mangées à même les rochers de Calais.

Ainsi, mon enfance fut mosaïque, pour le meilleur – le soleil et la mer – et pour le pire – le terrorisme. Tout comme pour mes copains italiens, maltais, espagnols, juifs et arabes, avec qui je partageais des moments de fraternité entre deux bombes.

Mon *histoire de fou* commence le 20 août 1955³. Mon frère et moi revenons de la plage lorsque nous sommes pris dans une fusillade, déclenchée aux douze coups de l'église par des terroristes. Nous nous réfugions sous une voiture pendant que les rafales de mitraillettes crépitent au-dessus de nos têtes. Le temps d'une courte accalmie, nous courons nous réfugier dans une buvette où nous demandons de téléphoner à notre père pour le rassurer et lui dire de venir nous récupérer. Ce qu'il fait quelques heures plus tard. À notre arrivée chez nous, je trouve sur le palier des gens que je ne connais pas. Ils sont prostrés, assis par terre tant ils sont nombreux. Ils sont européens ou juifs sépharades, qui craignent les terroristes, et arabes, qui craignent les militaires français. Ma mère leur a préparé un déjeuner de fortune. Ils resteront là jusqu'à 16 heures environ, et ils partiront lorsque tirs et rafales de mitraillettes se feront plus rares.

1. Galette arabe.

2. Soupe arabe.

3. Le 20 août 1955 eurent lieu, dans le Constantinois, les premiers attentats terroristes concertés, organisés en plusieurs endroits du territoire.

Je les regarde partir du balcon de ma chambre qui donne sur le carrefour dont une rue mène dans le quartier arabe, j'observe en continu. Soudain, je reconnais un des hommes qui s'était réfugié chez mes parents. Il s'engage dans la rue des Arabes¹. Je le vois s'éloigner puis entrer dans un immeuble.

En fin d'après-midi, vers 18 heures ou 19 heures, une enfilade de camions GMC stationne au début de la rue. Alors démarre une procession ininterrompue. Un camion s'arrête devant une porte, des militaires en sortent, mitraillette en main, pénètrent dans un immeuble. Ils en ressortent accompagnés d'hommes, mains sur la tête, qui montent dans le camion. Le GMC plein de sa cargaison s'en va, suivi par un autre, en ronde continue, jusqu'à la nuit.

Le lendemain, nous apprenons que la modeste communauté française qui vit à El-Halia, une petite bourgade à quelques kilomètres de Philippeville, a été massacrée. On apprendra que la veille, certains ouvriers de la mine de fer étaient venus prévenir les Français, à demi-mot, de ce qui se préparait. Et le 20 août, l'abominable carnage a lieu : hommes, femmes, enfants, bébés, animaux, mutilés, égorgés. Soixante-dix Arabes périront également sous les couteaux de leurs frères. Le signal est clair, on ne pactise pas avec les roumis². L'amitié n'existe plus. Ce qui signifie, pour les Européens, qu'un terroriste peut se cacher derrière chaque Arabe. Ce qui signifie, pour les Arabes, qu'ils doivent choisir leur camp. La terreur est dans les têtes et dans les corps de tous. Les épouvantables photos du massacre passent de main en main, jusqu'à celles d'un enfant de 8 ans. Ces macabres références prendront, pendant quelque temps, la place de mes bandes dessinées.

1. Dont le vrai nom est rue de Constantine, qui relie le quartier européen au quartier arabe.

2. Nom donné aux chrétiens et généralement aux Européens par les musulmans.